Voix plurielles
Volume 5, Numéro 1 : mai 2008

Josette Rico

La maison et le livre dans *La Maison de Claudine* de Colette

Citation MLA : Rico, Josette. «La maison et le livre dans La Maison de Claudine de Colette.» *Voix plurielles* 5.1 (mai 2008).

La maison et le livre dans *La Maison de Claudine* de Colette

Josette Rico
Université Montesquieu – Bordeaux IV

Mai 2008

Treize déménagements, c'est ce qu'avouera Colette dans son texte *Trois... Six... Neuf...*,¹ publié pour la première fois, dans la forme dont nous héritons, en 1944. C'est un texte relativement peu connu du public de l'écrivain, bien qu'il contribue à dessiner de façon originale son tempérament à travers les péripéties et les rencontres que lui ont valu ses multiples changements de lieux d'habitation, dans la capitale parisienne : « Quand un logis a rendu tout son suc, la simple prudence conseille de le laisser là. » (699)

Paradoxalement, au moment où elle fait éditer ce texte, elle s'est installée depuis janvier 1938 et de façon définitive, dans son appartement du Palais-Royal, 9 rue de Beaujolais, au premier étage. Elle y occupe ce prestigieux niveau, après avoir logé plus modestement dans l'entresol de ce même immeuble huit ans auparavant. Depuis, elle n'a songé qu'à y revenir, dans des conditions plus confortables, ce qui est désormais le cas.

1944 : cette période de la fin de la deuxième guerre est douloureuse pour l'écrivain à plusieurs titres : l'expérience redoutable et communément partagée de l'Occupation avec ses conséquences en termes d'inquiétude et de privations, malgré son recours avéré au marché noir² ; l'aggravation de son arthrite qui va progressivement transformer l'écrivain en invalide. Sa dernière demeure au Palais-Royal sera associée à la perte de sa mobilité, qui ne l'empêchera jamais cependant de continuer à écrire, dans sa chambre ouvrant sur les jardins du Palais-Royal.

Trois... Six... Neuf..., en 1944, c'est donc le retour sur le temps de la mobilité résidentielle qui s'est toujours doublée d'une autre mobilité pour l'écrivain, celle de la plume et de la production littéraire, intense, régulière.

Et pourtant, au cœur de l'œuvre de Colette, un texte, publié en 1922, semble conjoindre l'ensemble des problématiques et des thèmes propres de l'écrivain, tels qu'ils apparaissent, dans leur complexité, au fil de sa création. Ce texte, ensemble de nouvelles et récits, c'est *La Maison de Claudine*, et lorsqu'il paraît sous la forme de ce recueil, l'écrivain atteint la cinquantaine. Au-delà du récit, certes d'inspiration autobiographique mais très littéraire, de l'enfance et de l'adolescence passées à Saint-Sauveur en Puisaye, l'écrivain nous livre le substrat de ses représentations imaginaires, archaïques dirions-nous, qu'elle semble avoir initialement tressées autour d'un lieu : la maison natale, celle de Saint-Sauveur en Puisaye en Bourgogne, à une époque d'avant l'âge adulte. La seule trace du présent de l'écriture de *La Maison de Claudine*, ce

sont les quelques chapitres consacrés à sa fille Bel-Gazou – la petite Colette de Jouvenel – « pas tout à fait huit ans » (986) au moment de la rédaction du texte - pour des scènes domestiques venant en écho des scènes du temps de l'enfance de l'écrivain, ce qui établit l'enfant Bel-Gazou dans la filiation maternelle dominée par la figure de Sido en sa maison et en son jardin. Certes, la biographie retiendra que l'écrivain ne reviendra guère en cette maison, sur ce lieu célébré par l'œuvre ensuite produite, une fois qu'elle l'aura quitté. Mais force est de constater la puissance des images associées à la demeure originelle, et dont on trouvera trace dans l'ensemble des textes de Colette. Si le thème de la maison a déjà été illustré par Colette dans des textes antérieurs – notamment dans la série des *Claudine* – il semble bien que, cette fois-ci, l'évocation s'appuie sur le souvenir sensible du temps passé, après celui des deuils des figures parentales et dans la maturité acquise comme femme et comme écrivain.

La Maison de Claudine, c'est d'abord une silhouette : celle de la mère, Sido, dont le souvenir n'est introduit que longtemps après sa disparition. Sa mort remonte au 25 septembre 1912, soit dix années avant la publication du recueil. Deux autres textes consacreront sa forte influence : *La Naissance du jour* en 1928, et *Sido* en 1929. Le rappel de la maison de l'enfance s'inscrit dans l'expérience des deuils de l'écrivain dès le premier récit du recueil « Où sont les enfants ? » : à l'appel inquiet de la mère sur un « ton d'urgence et de supplication » (970) fait réponse, en décalage temporel, l'écrivain : « Deux reposent. Les autres jour par jour vieillissent. » (970) Souvenir de la disparition de Juliette, la demi-sœur aînée, puis d'Achille, l'enfant préféré de la mère, décédé un an avant elle ; rappel enfin des survivants, elle-même et Léo, le plus jeune frère, le « sylphe » qui survit comme il peut, mémoire vivace du temps passé.

Pour l'heure, dans *La Maison de Claudine*, Sido vivante, représente le cœur de la demeure, et surtout la force vitale, démesurée qui dans l'œuvre de Colette, sera toujours le fait de la féminité. Stabilité, efficacité, activité, présence puissante, parfois déconcertante : telles sont les caractéristiques qu'imprime Sido à la maison familiale dans ce temps lointain où « la magie » hante encore bâtisse et jardin. Certes, un texte – « Ma mère et les livres » - manifeste la relation curieuse que Sido entretient avec les beaux livres, mais nous verrons que dans la maison, deux espaces cohabitent : celui de la mère, étendu jusqu'au jardin et celui du père, Colette, limité à la bibliothèque. En effet, dès que la narratrice fait surgir la figure paternelle parmi ses souvenirs, c'est pour l'associer à la lecture et à l'étude :

Mon père n'insiste pas, se dresse agilement sur sa jambe unique, empoigne sa béquille et sa canne et monte à la bibliothèque. Avant de monter, il plie méticuleusement le journal *Le Temps*, le cache sous le coussin de sa bergère, enfouit dans une poche de son long paletot *La Nature en robe d'azur*. (975)

C'est cette image-là que l'écrivain développera ultérieurement dans « Le Capitaine », au cœur de *Sido*, suggérant sans doute l'origine de son propre intérêt pour le livre et l'écriture, dans la filiation paternelle. Mais *La Maison de Claudine*, c'est le choix de l'écrivain pour le rappel de son lien à la mère, ce qui l'a nourri – pour le meilleur et pour le pire – et ce qu'il lui en reste, elle qui est mère à son tour au moment où elle écrit ce texte.

Double approche de la demeure familiale qui donne à la fois un aspect « revêche » et un sentiment de sécurité. La description de la maison, dès l'ouverture, insiste sur ce qu'elle présente

de dérangeant quand on la regarde extérieurement : elle est « grande, coiffée d'un grenier haut », « grande maison grave, revêche avec sa porte à clochette d'orphelinat » (967). Son perron boite, « six marches d'un côté, dix de l'autre » (967) précise l'écrivain, et ajoute-t-elle au début de sa présentation, la maison ne « souri(ait) qu'à son jardin ». Et de fait, nous verrons que la maison, associée à une mère fantasque, inattendue, que rien ne semble arrêter, pas même sa maladie et la vieillesse sur le tard³, contient quelque chose d'inquiétant, qui favorise « l'évanouissement » des enfants, leur silence : « . . . le logis, chaud et plein, ressemblait bizarrement à ces maisons qu'une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie.⁴ » Sentiment étrange, qui explique peut-être que l'écrivain se soit tenu à distance de sa mère et de cette maison, après qu'elle les aura quittées.

Mais par ailleurs, la description domestique de la maison de l'enfance ramène et justifie après coup, les images d'une certaine féminité, active, rassurante, telles que l'œuvre de l'écrivain en fourmille. A la maison du silence que l'écrivain suggérerait d'abord, elle oppose en contrepoint « la maison sonore, sèche, craquante comme un pain chaud ; le jardin, le village... Au-delà, tout est danger, tout est solitude... » (981)

Et en effet, si « la Petite » - comme Colette désigne l'enfant qu'elle était - rêve un jour de devenir marin, d'aller justement au-delà de la grande maison, les signes de protection, de réconfort abondent dans le foyer : l'amour féroce qui lie entre eux les parents et la jalousie inquiète du père, l'abandon aux jeux qui réunit hors du temps et de la réalité la fratrie et les enfants du village, le miaulement des chats traversant le jardin, la douce compagnie d'un chien – « la Toutouque » -, la main « qu'un dé brillant coiffait » sous la lumière de la lampe, le soir au salon... Comment ne pas penser, à l'évocation de ce dernier détail, à l'apaisement que procurera à l'écrivain, à la fin de sa vie, la lumière du « fanal bleu » qui éclairera sa main pour les derniers textes à écrire...

C'est la lampe qui vient aussi, dans la description de la demeure, éclairer la présence des livres, présence rassurante à son tour... Rassurante car il est probable que les livres, objets du père avant d'être ceux de la mère, constitueront très tôt pour l'écrivain, une source d'identification⁵ idéale à la figure de l'écrivain.

La lampe, par l'ouverture supérieure de l'abat-jour, éclairait une paroi cannelée de dos de livres reliés. . .

A mi-hauteur, Musset, Voltaire, et les Quatre Evangiles brillaient sous la basane feuille-morte. Littré, Larousse et Becquerel bombaient des dos de tortues noires. . .

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, après tant d'années, cette pièce maçonnée de livres. Autrefois, je les distinguais aussi dans le noir. Je ne prenais pas de lampe pour choisir l'un d'eux, le soir, il me suffisait de pianoter le long des rayons. Détruits, perdus et volés, je les dénombre encore. Presque tous m'avaient vu naître. (987-8)

Les livres de l'enfance, perdus, jamais oubliés, associés à l'esprit de la mère mais aussi, dans *La Maison de Claudine*, à la curiosité cultivée du père : il est probable qu'au creux de la maison, les livres, « chaud revêtement des murs du logis natal, tapisserie » (989) assurent la stabilité,

concourent au sentiment de protection dont nous retrouverons la trace dans la vie de l'écrivain : des lectures de la petite enfance à la présidence du prestigieux jury de l'Académie Goncourt à partir de mai 1945, et à travers la création littéraire, nul doute que le livre constitue un élément fondamental dans l'existence de Colette. A double titre sans doute : les murs « cannelé(s) de dos de livres » comme signe de force phallique, et l'on sait à quel point l'écrivain, bien que femme, sut s'imposer dans un domaine littéraire surtout occupé par des hommes ; quant aux récits amoureux au centre de certains des livres lus, ils apparaissent comme thème précurseur, inspirateur puissant de l'écriture de Colette : « J'y (dans les livres) connus, bien avant l'âge de l'amour, que l'amour est compliqué et tyrannique et même encombrant, puisque ma mère lui chicanait sa place. » (989) Conclusion que ses romans et nouvelles pourraient revendiquer à leur tour...

La Maison de Claudine est le recueil d'une femme écrivain dans sa pleine maturité, qui peut se vanter d'une œuvre déjà très importante en 1922. De nouvelles transformations surviennent dans sa vie de femme et écrivain, toujours en mouvement : la rencontre notamment du dernier compagnon en février 1925, Maurice Goudek, qui lui fera marquer une sorte de pause, à la fois sentimentale et géographique. Il sera le dernier époux (en avril 1935), celui qui entreprendra le premier la publication de ses textes inédits, celui avec lequel elle partagera sa dernière retraite, celle du Palais-Royal. *La Maison de Claudine*, en faisant appel aux souvenirs d'enfance, même recréés par l'écrivain, éclaire après coup son œuvre, et donne un arrière-plan fait de sensations et d'images à son inspiration d'écrivain. Le recueil reconstitue la matrice des thèmes, des motifs et des problématiques au cœur de l'écriture. Le thème du vagabondage⁶, de l'errance amoureuse et spatiale – dont témoignent ses nombreux déménagements par exemple – est contrebalancé dans l'œuvre et dans la vie, par la promesse d'un port d'attache, point fixe, qui retient l'écrivain à sa table de travail. Dans une certaine mesure, la maison perdue, celle de l'enfance et de la famille, fournit le modèle de la stabilité rassurante, au creux d'une représentation sensible rassemblant les figures parentales, les espaces familiers de jadis : le jardin et les bois avoisinants, les saveurs et les odeurs domestiques. Nous l'avons vu, le livre – métaphore de la bibliothèque paternelle et objet d'intérêt pour Sido – constitue, dans la reconstitution littéraire de l'enfance bourguignonne, l'élément précieux que s'approprie à sa façon, chaque membre de la famille ; ainsi lisons-nous peu après le début du recueil : « Il arrivait qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée. . . révélassent autrefois, dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, la présence des enfants, et leurs âges différents. » (968) A sa manière, la matérialité puissante du livre renvoie à la stabilité originelle, celle qui se construit dans la maison familiale, et dont nous savons qu'il sera la clé de voûte existentielle de Colette, Minet-Chéri et Bel-Gazou, devenue écrivain. La « Maison de Claudine » devenue un livre, quel témoignage de ce lien édifiant !

Bibliographie

Colette. *La Maison de Claudine*. [Ferenczi et fils, 1922] in *Œuvres*. sous la direction de Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade » tome II, 1986 pour l'ensemble de l'appareil critique : 967-1084.

---. *Trois... Six... Neuf....* [Corrêa, 1944] in *Œuvres* sous la direction de Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade » tome IV, 2001 pour l'ensemble de l'appareil critique : 699-761.

¹ Pour la genèse de ce texte, voir « Notice » de Dupont, Jacques, in Colette. *Œuvres*. t. IV. Paris : Gallimard, coll. « Pléiade » : 1302-06.

² Sur cette période notamment, lire Pichois, Claude et Brunet, Alain. « Les années grises de l'Occupation », dans Colette. Paris : Éditions de Fallois, 1999 : 425-62.

³ Lire dans le recueil le texte intitulé « Ma mère et le fruit défendu » : 1054-7.

⁴ COLETTE, *La Maison de Claudine*, op. cit. p. 968

⁵ Voir Rico, Josette. *Colette ou le désir entravé*. Paris : L'Harmattan, 2004.

⁶ L'un des premiers romans de Colette, en 1910 d'inspiration autobiographique, et à succès, est incontestablement *La Vagabonde*, ce qu'elle fut en exerçant son métier au music-hall.